

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 35

Artikel: Le lait que boit Bébé
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-211484>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le lait que boit Bébé. — Bébé est une minonne Lausannoise de quatre ans. L'autre jour, sa mère la prend avec elle à la campagne. La vue des vaches intéresse énormément Bébé, et comme rien ne l'effraie, elle se glisse à l'étable au moment de la traite.

— Veux-tu du bon lait chaud, ma petite ? lui demande la fermière.

— Quel lait ?

— Mais, tu vois bien, du lait de vache.

— Je bois pas de lait de vache.

— Tu aimes mieux le lait de chèvre ?

— Oh ! non, j'en bois pas non plus.

— Alors quel lait te donne-t-on à Lausanne ?

— Du lait de laitier.

LA VILHIE PERNET ET LO TRAME

La Grocha Luise à Pernet, quemet on l'appelâve, demorâve per vè lè bou. Prau su que l'è cein que l'avâi fête à veni fena grassa. L'ètai onna dondon que pouâve comptâ po dou, avoué son pucheint veintro, que dèves-sâ avâi on rido commerce dedein. Faut pas itre mau l'èbahia se l'avâi de la peina à sè remouâ et se martsîve quemet on gantso, lè dzênâo ein dedein ein breinneint lo tiu.

On coup l'ètai vegniâte pè Lozena iò l'arreve, à dhî z'hâore la matenâ, avoué lo tsè tant qu'âo Tunnet. L'ètai dein lo teimps iò lâi avâi oncora clli trame qu'on lâi desâi lo *Tor de vela* que verounâve à l'eintor de la capitâla. Te s'einfâtâve deint lo Tunnet, du cein via pè vè lo Cafè vaudois, lo Grand-Pont, et adî pe lèvé po reveni du iò vegnâi, tot cein po dhî ceintimo.

Ao Tunnet, la Grocha Luise, ein sofflieint quemet l'outra quand fâ lo pou teimps, monte dan dein lo trame po allâ à la Ripouna. Lâi fut binstout arrevâte quemet vo pouâide à peinsâ. N'ètai pas pî setâie bin adrà que lo contrôleu brâme : « La Riponne ! » La Grocha Luise sè lâive, preind son parapiodze — on pucheint parapiodze, tât ein baleina que lâi vegnâi de son père-grand — l'eimpougne son panâ à couvè et ie fâ état de sailli de la vâitere po couchî dècheindre. Mâ l'avâi met tant de teimps que la serpeint de trame l'ètai dza revia et felâve dza devant lo cabaret à Gumane su la tserrâre dau Pont.

Lâi avâi rein à fère qu'à sè rassetâ, du que clli trame l'ètai ou tor de vela revindrâi bin pè la Ripouna.

La Luise l'a dan gardâ son parapiodze et son panâ à couvè à la man po pouâi dècheindre pe rido. Quand lo contrôleu l'a bouêlâ : « La Riponne ! » la vaicé que trace dèfro. Lâi fut pas la première et l'a faliu laissè dècheindre lè z'âuro. Quand son tor l'a èta arrevâ, sè revire et sè met à la recouletta ein sè teigneint âi baragne por ne pas tsezî. Mâ à la vi que l'allâve betâ lo pî dessu lo premi ègrâ, lo contrôleu l'arreve et, de la manâire que la vilhie ètai veryâ, l'a cru que voliâve montâ et la tsampe pè derrâ po lâi aidhî à eintrâ dedein, tandu que lo trame repartessâi âo dissime galop et la fenna avoué.

L'a dan faliu refère on tor et se vo desé que tîlè coup que l'ètelhie rarrèvâve à la Ripouna, quand sè reverive po dècheindre à la recouletta, lo contrôleu — l'ètai on âuro, çà l'avant tsandzî — la retsâmpâve dedein, vo me derâi « dzan-liâu ! » Et tot parâi l'è la veretâ veretâblia.

Quand l'a pu dècheindre à la Ripouna, la Grocha Luise l'avâi fâ dize-nâo iâdzo lo tor de vela et l'ètai quatr'hâore de l'aprî-midzo.

N'è jamé rezuva su clli trame.

MARC A LOUIS.

Le quatrain d'un Gascon. — En nos temps de guerre, de héros, obscurs ou non, et de fanfaron, combien de ces derniers s'écrieraient sans doute avec un illustre inconnu de Gascogne :

Pour célébrer tant de vertus,
Tant de hauts faits et tant de gloire,
Mille écus, morbleu, mille écus,
Ce n'est pas un sou par victoire !

QUI PREND TROP VITE FEMME

Qui prend trop vite femme
Peste après dans son âme.

N'en prenez point de brune,
Car elle est trop commune.

N'en prenez point de blonde,
Elle aime tout le monde.

N'en prenez point de rousse,
Trop elle se trémousse.

N'en prenez point de grande,
Car elle est trop friande.

Evitez la petite,
Trop grand est son mérite.

N'en prenez point de grosse,
Ce n'est qu'un vrai colosse.

N'en prenez point de maigre,
Elle a le cœur trop aigre.

N'en prenez point de grasse,
On trouve trop de crasse.

Evitez la menue,
Car trop elle remue.

Fuyez la babillarde,
Car trop elle hasarde.

Evitez la sournoise,
Qui cherche toujours noise.

Fuyez la fainéante,
Qui n'est jamais contente.

Evitez la coquette,
Qui cherche un tête-à-tête.

Fuyez la précieuse,
Car elle est trop quinteuse.

Evitez la bigotte
Qui sans cesse ragotte.

Ne prenez point de prude,
Elle a l'esprit trop rude.

Evitez l'ivrognesse,
Elle a trop d'hardiesse.

Ne prenez point d'avare,
Son intérêt l'égare.

Evitez l'étourdie,
Elle ferait folie.

Fuyez une joueuse,
Elle est toujours tricheuse.

Fuyez une prodigue,
Elle aime trop l'intrigue.

Fuyez une savante,
Elle est trop méprisante.

Prenez de ces brunettes,
Elles sont joliettes.

Quand le soleil s'est couché, toutes bêtes sont à l'ombre.

Prends le temps comme il est et la soupe comme elle vient.

Qui engraisse vieux a deux jeunesses.

Vieille qui danse fait beaucoup de poussière.

Quand la femme ne sert plus de marmite, elle sert de couvercle.

L'Anglais et les mioustiques.

Un de nos fidèles abonnés nous adresse la pochade que voici :

Aoh ! Le climat de London, il était véritablement très abominable. Pour ça, j'étais conseillé moa dé faire oune voyatche très éloigné de London.

Comme ce était oune très bonne conseillement, j'étais fait tout de suite mon deux malles, mon trois valises et mon quatre sacs et j'étais fais mon transvasement à Marseille.

Aoh ! very pretty lity Marseille. Aoh ! yes !

Mais il y avait oune très dégoûtante imperfection ; ce était oune copieuse quantité de myoustiques, qui faisait le sucement de mon viande,

et qui obligeaient à faire, mon grattement pendant toute lé journée.

Comme ce était bieaucoup disagreeble de pratiquer comme ça le grattation perpétuelle, j'étais souis m'en aller chez oune fabriquant de tailleurs, et j'étais disé au pettrone : « J'étais souis désireux vous construisez moa oune complète costume ! »

Le pettrone il a disé à moa : « Très bien ! » Et tout de suite, il me faisait oune exhibition considérable de variétés de étoffes, avec des rayures de toutes les colorationnes.

Aoh ! J'étais souis désireuse vous exhibez des étoffes à carreaux. J'étais choisi oune tout à fait confortéble.

Le garçonne, il avait pris mon mesurement et le jour prochain, j'étais fait le essayement. Aoh ! très réussite.

Aoh ! j'étais souis désireuse vous faisé maintenant le numérotement de toutes les carreaux.

Aoh ! qui disé le pettrone très gaie : « Numérotez toutes les carreaux ? Mais j'étais nous n'évons fait oune opération comme celle-là, j'étais ! »

Celâ ne faisé rien, je volâi payer vô ! Numérotez toutes les carreaux !

Il était fini d'être terminé, le numérotement, j'étais donné oune chèque et j'étais metté lé compte.

Je souis alors m'en allé chez oune photographe qui a pratiqué mon peintioure avec les pieds.

Depuis cette jour, j'étais toujours mon photographe dans mon pokette et chaque fois que j'étais avais senti oune démangement dans oune endroit dé mon indivision, j'étais regardé cette photographe : et je appelâi mon domestique, que j'étais avais loué spécialement pour cette spécialité et j'étais lui disâis :

— Garçonne ! Grattez moa le n° 32, ou bien : « Faisez lé grattation du n° 148 » ou un autre, celâ dépendait du chatouillement.

Prends le premier conseil de la femme, jamais le second.

Chacun a sa façon de tuer les puces.

Figue verte et fille d'auberge mûrissent à force d'être pincées.

Quand les comères se querellent, les vérités se découvrent.

LE GABACH

MADAME LOUIS FIGUIER, romancier émé et paysagiste exact des contrées méridionales, a consacré dans un roman plein de larmes, *Mos de Lavène*, une page touchante sur les misères des montagnards du Midi de la France, qui viennent gagner leur vie chez les bourgeois de la plaine.

Mais Madame Louis Figuié n'a pas appelé les montagnards par leur véritable nom, celui sous lequel ils sont connus dans tout le Midi. Ils y sont désignés sous le nom de *gabachs*. Qu'ils viennent des Cévennes, de l'Aveyron, de la Lozère, du Tarn, même ceux du département de l'Hérault, qui descendent de la Salvetat, pays froid, limitrophe du Tarn, voisin de la contrée décrite par l'auteur des *Courbezou*, M. Ferdinand Fabre, tous les montagnards, à cause de leur costume, qui présente à peu près le même coupe raide et des nuances brunes, cause de leur accent et de leur langage, entre lesquels le peuple des villes ne fait pas plus de différence qu'un Parisien entre ceux d'un habitant de Bordeaux ou de Marseille, sont cotés fondus sous le nom de *gabachs*.

Le *gabach* est reconnaissable le dimanche, jour de toilette, à son chapeau de feutre gris, bas et dur, à larges bords, son habit à pans coupés très haut, gris rougeâtre ou vert et à boutons de cuivre, son pantalon de même drap à pont, qui colle sur la cheville et laisse voir les bas bleus et de gros souliers ferrés. La barbe est toujours faite, pas de moustaches et de pe